

L'auto-biographie avec fioritures (2)

Jacques Folch-Ribas

Volume 23, Number 6 (138), November–December 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Folch-Ribas, J. (1981). L'auto-biographie avec fioritures (2). *Liberté*, 23(6), 122–125.

L'auto-biographe avec fioritures (2)

JACQUES FOLCH-RIBAS

En ce temps, j'avais vingt ans. Je me trouvais en retard. Tous ceux dont on parlait, de quelconque manière, je voyais bien qu'ils avaient quelque chose, qui me manquait à moi.

Ils avaient tous un point-de-vue. Ah ça, mais où donc l'avaient-ils pris ? Comment avaient-ils fait ? Abasourdi, je contemplais ma pauvreté. Il serait bon, me disais-je, que j'eusse moi aussi un point-de-vue. C'est utile, en maintes circonstances. Je n'étais pas loin de croire que c'est même indispensable. La difficulté serait de m'en procurer un. Comment fait-on pour avoir un point-de-vue ? Je me mis à penser à cela, d'arrache-pied.

Ce n'est pas l'apanage de n'importe qui. Il faut être un intellectuel. Je voyais bien que les autres, les profanes, pauvres d'idées ou de condition, gens simples qui poussent sauvages, cahoteux, anarchiques, n'y parviennent pas. Ou s'ils y parviennent, on dirait que quelque bonne pudeur les retient de s'en servir ; même d'en faire état. Ils sentent qu'ils pensent au-dessus de leur rang. Alors ils se ferment ; des huîtres. Ils disent : je ne sais pas. C'est à cela qu'on les reconnaît, ils ne savent pas. Ils n'ont pas de point-de-vue, ou le tiennent caché.

Tandis que le moindre instruit, la première chose qu'il fait : il se procure un point-de-vue. Voire plusieurs ! À mon âge, il était temps que je m'y misse.

Est-il au fond quelque chose de plus facile que de trouver un point-de-vue ! . . . Ils foisonnent. De taille, et de relation. Sur tout objet, ils posent leur regard désabusé, ou optimiste s'ils ont les yeux bleus. L'objet s'éclaire, pour le profane, les mots qu'il contenait et les couleurs jaillissent en feux crépitants. Le caché apparaît, le secret se dévoile, la plus laide fille du monde donne enfin ce qu'elle a. Il en est de gros et de subtils, de tendres et de piquants. Je vis que, même, il en est d'originaux ! De ceux-là, j'en voulus un ; n'étais-je pas instruit, moi aussi, me disais-je in petto (que j'avais maigre, à vingt ans) ?

J'analysai. Je soupesai. Je jetai mon dévolu. Quel bonheur. J'eus enfin un point-de-vue, et il était original. C'était le mien, le mien seul.

Mon point-de-vue avait le pied léger, et la main lourde.

Sa légèreté tenait au paradoxe, que j'appris à manier avec

énergie. Cela faisait la joie de mes amies du sexe. Le paradoxe attire et séduit la part féminine de l'homme, j'en fis la remarque très vite : il n'est pas nécessaire de démontrer quelque chose ni de s'efforcer au compliqué, il suffit d'énoncer avec grand sérieux la pire incongruité, il se produit alors un flottement d'une seconde — bienheureux instant de saveur — et l'on conclut de confiance, en voyant votre air appliqué, convaincu, voire pince-sans-rire, que c'est paradoxal, intéressant, probablement vrai. Vous êtes déclaré intelligent, pour le moins. N'était-ce pas ce que je voulais ? Mon point-de-vue fonctionnait bien.

Quant à sa main lourde, elle me servait d'assommoir contre la partie masculine des êtres : elle me fournissait ces arguments péremptoirs, cinglants, et superficiels, susceptibles de faire taire les résistances, par paresse, et abattement. Je devins enfin l'intellectuel que je m'étais toujours senti.

Ainsi, rien maintenant ne me trouve désarmé. Je peux disserter sur tout. Jamais en retard d'une opinion, je me conforte de dialectique. Déjà que les rencontres de chaque instant sont pénibles, s'il fallait en plus ne point savoir comment penser, ni que dire ! Ce serait énervant, à la longue.

Et puis, avec mon point-de-vue original, on recherche ma compagnie. On m'invite souvent.

*

Qui me convainc de s'entreprendre une analyse ? Je ne me souviens plus. On me présenta le docteur : le coup de foudre.

J'appris sur le champ que tout ce que j'étais me venait de mon enfance. Avant d'être moi, j'avais été enfant. C'était lumineux. Tout vient des parents, de la famille, des avatars du premier âge. Simplifions : que je regarde un peu les filles, cela vient du père ; les garçons, cela vient de la mère ; que je ne regarde rien de trop près, c'est qu'un jour, enfant, j'ai heurté un arrosoir par mégarde : j'ai sublimé mon accident. Évidences, que je note ici en passant, puisque cela va mieux, dit-on, en le disant.

Oh, je mis longtemps à tout expliquer ! Il nous fallut chercher, le docteur et moi, dans ce cerveau profond que nous avons tous. Il s'agissait de nommer la cause, de trouver la raison, ce n'était pas facile. Mais avec l'aide de l'analyste j'y parvenais lentement. Lorsqu'on ne trouvait rien, c'est « qu'on n'avait pas atteint encore le stade de la formulation ». Voilà tout. Notre

posture était alors gênante. Au point que je commençai d'inventer un peu, de fleurir en quelque sorte. Il fallait aboutir.

Je trouvais ainsi à ma mère des qualités que je n'aurais pas soupçonnées, à mon père d'horribles défauts. Même un oncle gâteux et insipide me servit : sa présence m'apparut « signifiante » — C'était le mot du docteur, lacanien, pédéraste et philatéliste, mais d'une grande rigueur morale qu'il avait simplement, disait-il, « réussi à inverser », ce pourquoi je l'admirais beaucoup.

Cet oncle (il se nommait Jean) qui vivait chez nous en parasite, représentait l'intrus « au sens collectif, bien sûr » — encore un mot du docteur — et m'avait par sa présence flanqué ce désir de solitude et cette incommensurable flemme qui ne me quittent pas. On ne se méfie pas assez des oncles, surtout durant les six premiers mois d'un enfant. J'eus beaucoup de mal à me le rappeler, mais l'effort valait la peine. Rassuré, je m'achetai une cravate neuve, et je vécus.

Mon analyse finissait. Aussi bien le docteur me lassait un peu, maintenant. C'est le signe de la proche guérison. Je m'en fus joyeux : c'était raté. Je restais vivant. Je pouvais m'attaquer à l'un de mes grands projets : écrire.

Écrire, c'est pour épater son village. Je ne vois pas d'autre raison. Mon entourage apprendrait de quel bois je me chauffe. Qui lirait verrait. Ceux qui se disaient mes amis liraient, sans doute de mauvaise grâce, je le prévoyais ; mais ils liraient. J'en perdrais beaucoup, mais le retrait de ceux-là serait le signe de leur désarroi ; on n'envie que le talent, on ne fuit que le génie, voyez l'escrime : devant une botte superbe, il n'est que la feinte. Ceux qui se disaient de ma famille aussi liraient. J'étais le mouton noir, le raté ? J'aurais soudain les oreilles, et la queue. Je riais sous cape.

Je commençai par des articles. Bonheur de se voir imprimé. C'est l'appel à l'opinion publique, ce monstre puissant qui fait peur aux niais parce qu'il est fait de niais, qu'on imagine en foule. La vérité, je le soupçonnais, est plus réduite, mais je reçus tout de même un jour cette chose sublime : une lettre d'admiration ! Je la lus plusieurs fois, en compensation.

Ensuite, j'écrivis un essai. J'avais choisi un sujet offrant toutes les garanties. Un écrivain connu, indubitable, dont je commenterai les mérites, avec quelque réticence et beaucoup d'a-

plomb. Cette fois, je me haussais de niveau. Je changeais de public, je passais à l'Université, le joli mot ! Il porte la marque du XII^e siècle ; le Moyen-Âge ; la communauté du savoir ; capes noires, hermines, mortiers ; basoche, carabins, clerks, artistes . . . Tout cela me parut succulent, roboratif, et un extrait de mon essai parut dans une revue du Paraguay.

Mais, me disait-on, les mauvais coucheurs, le plus difficile est d'écrire un roman. Qu'à cela ne tienne. J'en fis un.

J'étudiai d'abord les romans dont on parle. Ils sont d'une facilité consternante. Ce ne sont que poncifs. Dialogues agencés pour copier la langue des rustres, ou au contraire d'une écriture affectée qui leur donne ce cachet poétique qu'un critique sûrement allait remarquer dans le mien, par grande facilité et nécessaire rapidité à pondre les quatre feuillets de son papier hebdomadaire. Descriptions non moins poétiques, et enveloppantes, des lieux. Ah ! les lieux . . . Depuis qu'ils ont un esprit, tout devient facile : un esprit, n'est-ce pas évanescent, impalpable ? Il serait facile, donc, d'en déceler un dans mon roman, pour peu que mes descriptions fussent fouillées.

Je me mis à l'œuvre avec l'enthousiasme. Je fis un plan, plusieurs, j'attaquai. Ça venait. Ça venait même très bien. Le flot, les effets, les styles. Que trouvait-on là de si difficile ! Mais c'est la liberté ! Si un personnage est flou, on le dissimule encore : cela passe pour art. Il faut montrer que c'est voulu, voilà tout. Si une action est prête de capoter, de s'arrêter, qu'on laisse le lecteur imaginer la suite. Larder le tout de poésie. Surprendre par quelque bon mot. Une ou deux pages érotiques, en passant. Mon livre était prêt.

Ce fut un four. Horrible. Le silence des espaces infinis. C'est ainsi que j'appris la volupté grande des incompris, et me levai d'un coup à des hauteurs considérables.

Le four solide vaux mieux à la longue que le succès de mode. Le succès lasse, il passe. Pas le four, il reste en travers. Quelques amis (j'en avais gardé deux ou trois) se donnent un mal fou pour vous complimenter. Vous croyez qu'ils rient en coulisse, mais pas du tout, ils essaient de vous prouver leur sincérité. Que d'émotion . . . Vous pouvez vivre, avec un four, durant dix ans. Votre aura s'illumine. Vous avez écrit un roman.

(À suivre)